

COMME UN PARFUM DE NEIGE ET DE SAPIN VERT

Une Comédie poético- initiatique de

CHRISTIAN MORIAT

COMME UN PARFUM DE NEIGE ET DE SAPIN VERT

Comédie poético-initiatique en 3 actes de

Christian Moriat

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait : christian.moriat@orange.fr

COMME UN PARFUM DE NEIGE ET DE SAPIN VERT

PERSONNAGES :

Jean Maréchal : le père : 40 ans

Rolande Maréchal : la mère : 35 ans

Sylvie Maréchal : la fille : 16 ans

Aline Ferrand : Propriétaire de la pension de famille du Bel-Air : 50 ans

Simon Ferrand : Son fils : 18 ans

Gilles : Ami de Simon : 19 ans

Rémi Chauvier : Fils d'un industriel – Rentier et pensionnaire

Grand-Mère Hélène : Pensionnaire : 75 ans

Valère Ancorina : Poète et dramaturge : 68 ans

Décors :

Acte I : La cour de la pension de famille du Bel-Air

Actes II et III : Le Col du Liseray. Devant le chalet de Valère

Atmosphère :

Très champêtre

Tout au long de la pièce, on doit entendre le murmure des torrents, la musique du vent, le chant des oiseaux ... jusqu'au vol des moustiques

On doit faire sentir la fragrance de la sève de pin... et la chaleur du soleil sur la peau

Autres musiques : Aria-suite n°3 de Bach et les Quatre Saisons de Vivaldi (Le printemps)

DUREE : 105mn

COMME UN PARFUM DE NEIGE ET DE SAPIN VERT

ACTE I La Pension du Bel-Air

SCENE 1 : L'arrivée

*(-Une cour de pension de famille, très fleurie, fin des années 50
-Bancs, tables chaises, quelques parasols
-Assis à une table, Rémi travaille sur une affiche de théâtre
-Assise dans un fauteuil en osier, Grand-Mère Hélène tricote un chandail
-Aline arrose ses fleurs
-Un temps, puis...
-Bruit d'une voiture sur le gravier...)*

ALINE : *(En direction du premier étage)* Les voilà ! Simon, descends ! Les voilà !

*(-La voiture vient de s'arrêter
-On entend claquer les portières)*

ALINE : Simon ! On t'a dit de descendre... ! Ah lala ! Qu'est-ce qu'ils font encore là-haut, ces deux là ?

VOIX DE SIMON : J'arrive, M'man !

(Entrée en scène des Maréchal, sacs et valises à la main)

ALINE : *(S'essuyant les mains dans son tablier blanc)* La famille Maréchal ?

MONSIEUR MARECHAL : C'est cela. Madame, mes respects.

MADAME MARECHAL : Bonjour, Madame.

ALINE : Bonjour. Bonjour... Aline Ferrand, propriétaire de la pension de famille du Bel-Air.

MONSIEUR MARECHAL: Enchanté.

ALINE: (*Serrant les mains du couple*) Monsieur... Madame... (*Ne serrant pas la main de la jeune fille*) Bonjour, petite demoiselle.

SYLVIE: (*Courte révérence, comme on en apprend chez les sœurs*) Bonjour, Madame.

ALINE: Avez-vous fait bon voyage ?

MONSIEUR MARECHAL: Tout à fait. Nous sommes partis hier matin et nous avons pris une chambre d'hôtel à Bourg-en-Bresse.

MADAME MARECHAL: Avec l'Aronde, on n'a pas voulu faire le voyage d'une seule traite.

ALINE: Ca vous aurait fait trop long.

MADAME MARECHAL: Sans compter que c'est dangereux. Il y a tant de chauffeurs qui s'endorment au volant ! C'est comme ça qu'il arrive des accidents.

MONSIEUR MARECHAL: (*Riant*) Avec toi, il n'y a pas de danger. J'ai une femme qui n'a pas arrêté de causer tout le long du chemin. Avec elle, pas besoin de radio.

MADAME MARECHAL: Jean. Je t'en prie.

(*Un temps bref*)

ALINE: Vous êtes Champenois, je crois ?

MONSIEUR MARECHAL: Champenois de l'Aube.

ALINE: C'est loin de Reims ?

MONSIEUR MARECHAL: 150 kilomètres.

ALINE: Ah, quand même !

MADAME MARECHAL: La Champagne est grande.

ALINE: J'imagine... Alors, chez vous, on ne fabrique pas de champagne ?

MONSIEUR MARECHAL: Bien sûr que si. Le long de la Côte des Bar. Du côté de Bar-sur-Seine, Bar-sur Aube, par là.

ALINE : Et il est aussi bon ?

MONSIEUR MARECHAL : Naturellement. Surtout que les vignerons de la Marne fabriquent leur champagne avec les raisins de l'Aube. Mais, ça n'est pas indiqué sur leurs étiquettes.

ALINE: Je l'ignorais.

MADAME MARECHAL: Il n'empêche qu'à Bourg-en Bresse, on a drôlement mal dormi. On était descendu dans un hôtel, pour se reposer, et on n'a pas fermé l'œil de la nuit... Jusqu'à des minuits, c'était la cavalcade dans les chambres... Ca rentrait. Ca sortait. Ca descendait les escaliers. Ca les remontait... Mon Dieu ! Les gens sont d'un sans-gêne !

MONSIEUR MARECHAL: Moi, je n'ai rien entendu du tout.

MADAME MARECHAL: Que voulez-vous qu'il entende ! J'ai un mari qui ronfle comme un sonneur.

ALINE: Ici, vous allez pouvoir récupérer. (*Regard à la cantonade*) La clientèle est tranquille.

(*Petit salut discret de Grand-Mère Hélène tricotant*)

ALINE: Chaque année, son petit-fils lui paie des vacances ici. Elle est pourtant du coin.

MONSIEUR MARECHAL: }
 } Bonjour, Madame.

MADAME MARECHAL : }

SYLVIE : Madame.

REMI : Messieurs-dames, bonjour !

MONSIEUR MARECHAL : }
 } Bonjour, Monsieur !

MADAME MARECHAL : }

ALINE: Lui, c'est Rémi. Un vieux garçon. (*Baissant la voix*) Mais un très bon parti. C'est le fils d'une grande famille d'industriels. « Les Forges du Manoir », vous connaissez ?

MONSIEUR MARECHAL: (*Avec un signe de tête, entendu*) Naturellement.

MADAME MARECHAL: Mon père est dans la partie. Pensez si je connais !

ALINE: A la mort de ses parents, il a vendu toutes ses parts. A présent, il vit de ses rentes.

MONSIEUR MARECHAL: Rentier ? Quel beau métier !

ALINE : Mon fils va vous aider à monter les valises dans vos chambres. Je viens de l'appeler. Si vous vouliez vous rafraîchir un peu...

MADAME MARECHAL: Ce n'est pas de refus. Surtout après un voyage pareil. On a la tête un peu « tourneboulée ».

(Rire général)

MONSIEUR MARECHAL: « Tourneboulée ». C'est ça. Rolande, ma chère femme, vous avez trouvé le mot juste. Nous sommes « tourneboulés ».

ALINE : *(S'impatientant)* Simon ! Il faut qu'on aille te chercher ?

SIMON : *(Légèrement agacé)* Voilà ! Voilà ! J'descends... M'sieurs-dames ! *(Découvrant la jeune fille – Brusquement gêné)* Mademoiselle...

ALINE : Qu'est-ce que tu fais donc que tu ne viens pas ?

SIMON : Je jouais aux cartes avec Gilles.

ALINE : Aux cartes !? Comme si on n'avait que ça à faire. *(Aux Maréchal)* Monsieur passe son temps à jouer aux cartes avec son copain.

SIMON : Ben quoi, M'man ! Ce sont les vacances !

MONSIEUR MARECHAL: Il faut bien que jeunesse se passe.

ALINE : Il a terminé son Ecole Hôtelière. *(Fière)* Il vient juste d'obtenir son diplôme.

MONSIEUR MARECHAL: Félicitations, jeune homme.

ALINE : C'est pour ça qu'on est un peu plus coulant avec lui.

MADAME MARECHAL: Je pense bien. Surtout, qu'aujourd'hui, il en faut des bagages !

ALINE : En attendant, tu vas monter les valises de Monsieur et Madame Maréchal au Premier, chambre 12... Et 8 pour la jeune fille.... N'oublie pas de leur donner les clefs !

SIMON : Bien, M'man.

MADAME MARECHAL: Auparavant, chère Madame, Sylvie, notre fille, désirerait se désaltérer. Il fait chaud et elle a la pépie.

MONSIEUR MARECHAL: (*Riant*) « La pépie ». Ma femme a de ces mots... « La pépie ». Comme les oiseaux.

(Rire général)

ALINE : C'est bien facile. Je vais lui chercher ça.

MONSIEUR MARECHAL: Et bien, pendant que vous soignez « la pépie » de notre fille, on va monter les valises avec votre fils.

ALINE : C'est ça.

MONSIEUR MARECHAL: Tu viens Rolande ? Toi au moins, tu n'as pas « la pépie » ? (*A sa fille*) Tu nous rejoindras tout à l'heure.

(Ils suivent Simon dans la maison)

ALINE : Une limonade bien fraîche, Mademoiselle Sylvie ? Ca vous va ?

SYLVIE: S'il vous plaît.

ALINE : Je vais vous chercher ça.

SCENE 2 : Sylvie : Premiers contacts

(Sylvie se promène dans la cour, admirant le paysage, humant les fleurs)

SYLVIE: Comme c'est charmant ici ! C'est très coquet. La propriétaire a beaucoup de goût... Quel calme ! Quelle sérénité... ! Et ce parfum ! Cette odeur de sève de pin est vraiment délicieuse.

REMI: Nous sommes à l'écart des grands axes routiers. Ce ne sont pas les voitures qui viennent nous déranger.... Naturellement, pour venir ici, vous avez obligatoirement emprunté le petit chemin, qui passe dans la forêt.

SYLVIE: Une pure merveille ! On a l'impression d'entrer dans un autre monde. Avec tous ces sapins qui inclinent leurs branches, juste pour vous laisser passer.... C'est vraiment superbe.
A chaque virage, on s'attend à voir surgir le château de la Belle-au-Bois-Dormant. Et, au moment où on s'y attend le moins...Hop ! Voilà la pension du Bel-Air qui se dresse devant vous ! C'est magique.

GRAND-MERE HELENE : *(Tricotant toujours)* Ici, vous n'avez pas fini d'en voir ! On a l'impression de vivre en marge du monde. En plus, Madame Aline est bonne jardinière... Vous vous intéressez aux fleurs ?

SYLVIE: *(Montrant des fleurs)* C'est ce que je regardais. J'ai bien reconnu le rhododendron. Celui-ci est de toute beauté. Malgré tout, je suis surprise qu'il y en ait à cette altitude. Et ces fleurs mauves, là, qu'est-ce que c'est ?

GRAND-MERE HELENE : Ce sont des asters des Alpes.

SYLVIE: C'est peu commun... Et ça ?

GRAND-MERE HELENE : C'est la gentiane printanière.

SYLVIE: Elle a de jolies fleurs bleues. Et ça, ce n'est pas ce qu'on appelle des oreilles d'ours ?

GRAND-MERE HELENE : Je vois que vous connaissez.

SYLVIE: Avec un nom pareil, on ne peut pas les oublier.

REMI: Vous semblez adorer les fleurs... mademoiselle Sylvie ? Vous...vous permettez que je vous appelle comme ça ?

SYLVIE: Naturellement.

REMI : Si vous voulez herboriser, vous allez vous en donner à cœur joie. Seulement, il faut marcher. Aimez-vous la marche?

SYLVIE: Beaucoup.

REMI : Vous n'êtes pas comme moi. J'ai horreur de ça.

(Rire général)

GRAND-MERE HELENE : Savez-vous, qu'en plus, la propriétaire élève des ânes...

SYLVIE: ... Des ânes ?

GRAND-MERE HELENE : Oui, comme le Cadichon de la Comtesse de Ségur. Elle les loue pour faire des ballades. C'est très agréable.

REMI : C'est vrai qu'ici il faut marcher. Le premier patelin est à trois kilomètres. Vous ne pourrez pas prendre la voiture tous les quatre matins... A moins de faire comme moi. Je commande et on me livre. Il y a l'épicier ambulant qui passe.

GRAND-MERE HELENE : Avec ce que la propriétaire nous donne à manger, vous ne manquerez de rien.

REMI : Si. Des cartes postales et des timbres. Elle en a bien, mais, elles ne sont pas belles... Puis, de temps en temps, un croissant ou un petit pain au chocolat pour le goûter.

GRAND-MERE HELENE : Monsieur Rémi, vous êtes un gourmand... *(A Sylvie)* Vous verrez, Madame Aline est un véritable cordon bleu.
(La mesurant du regard) Vous n'êtes guère épaisse. Vous êtes même un peu pâlotte. La bonne cuisine de Madame Aline va nous arranger ça.

ALINE : *(Sortant de la salle à manger)* Grand-Mère Hélène, vous dites des bêtises... *(A Sylvie)* Votre limonade, Mademoiselle Sylvie.

SYLVIE: *(S'asseyant)* Merci... *(Buvant)* Elle est bien fraîche. Ca fait du bien.

(Un temps)

GRAND-MERE HELENE : Vous avez vu le Lac Léman ?

SYLVIE: Le Lac Léman?

GRAND-MERE HELENE : Parce qu'on le voit d'ici.

SYLVIE: Non!?

GRAND-MERE HELENE : Justement. De la place où vous êtes... C'est pour ça que je vous dis ça.

SYLVIE: *(Cherchant)* Je ne vois rien.

GRAND-MERE HELENE : Penchez-vous. Dans cette direction... Là... Sur votre droite. Entre les deux sapins.

SYLVIE: *(S'exécutant- Emerveillée)* Ce n'est pas vrai !? Oh ! C'est le Lac Léman ? Comme

il est beau !

(Rire des pensionnaires)

SYLVIE: C'est la première fois que je le vois.

GRAND-MERE HELENE : Ce ne sera pas la dernière.

SYLVIE: De l'autre côté... on aperçoit des maisons.

REMI : C'est la rive suisse.

SYLVIE: Alors, là-bas, c'est la Suisse ? Le pays du chocolat ?

*(-Nouveau rire des pensionnaires
-Un temps)*

SYLVIE: On dit qu'il y a un grand poète dans la région ?

REMI : Ah ! Valère... Valère Ancorina.

SYLVIE : Vous le connaissez ?

REMI : Qui, par ici, ne connaît pas Valère Ancorina ? C'est l'enfant du pays. « Les Lumières du Silence », « L'Email des Sources »...

SYLVIE: Vous les avez lus ?

REMI : Pas vraiment, non. Mais ici, tout le monde en parle.

SYLVIE: J'ai lu aussi ses « Essences de Femmes ». C'est merveilleux.

REMI : Oui, mais lui, il n'habite pas de ce côté-là. Il est du côté de Vhonon.

SYLVIE: C'est loin ?

REMI : Pas très. Malgré tout, il possède un chalet à deux pas d'ici. Au Col du Liseray. Il y est les trois-quarts du temps. La patronne a un pré, à côté de chez lui. C'est là qu'elle fait paître ses ânes.

SYLVIE: On peut y aller ?

REMI : Qui vous en empêcherait ?

GRAND-MERE HELENE : Oui. Mais il n'est pas là pour le moment.

REMI : Ca n'empêche pas que Mademoiselle Sylvie peut voir son chalet.... Si vous voulez y aller, c'est très simple... Vous expliquerez à votre papa.

Dès que vous quittez le chemin qui conduit à la pension, vous tournez à droite, avec votre Aronde. Puis, vous montez, vous montez, jusqu'au refuge. Vous verrez, il y a un grand parking. Vous stationnez là. Ensuite, au pied d'un grand calvaire, ça fait comme une patte d'oie. Vous prenez le sentier du milieu. Puis vous montez à pied, jusqu'au chalet.

Vous ne pouvez pas vous tromper. C'est à côté d'une cabane de berger. Et, au pied du chalet, il y a une grande place où vous pouvez pique-niquer.

Pour en revenir à Valère Ancorina, si vous voulez en savoir davantage sur lui, demandez donc à Grand-Mère Hélène. C'est son ami d'enfance.

SYLVIE: (*Intéressée*) C'est vrai ?

GRAND-MERE HELENE : On était à l'école ensemble. J'ai bien connu ses parents. Son père était architecte à Vhonon. Quant à Valère, avant d'être ce qu'il est devenu, il a fait tous les métiers... Peintre en bâtiment, boulanger, fleuriste, et j'en passe...

On était toujours ensemble. Il m'appelait sa « grande sœur ». Puis, la vie nous a momentanément séparés. Lui, il est parti du côté de Genève. Moi je suis restée dans la région. Genève n'est pourtant pas loin. Mais il ne revenait qu'aux vacances.

Mon Dieu ! On en a fait des tours quand on était gamins !

Je me souviens qu'un jour où on était parti aux escargots, tous les deux ; il s'était glissé sous un tombereau pour en ramasser un. Hélas ! Au moment de se relever, il se cogne contre l'un des bras. Comme vous le savez, en effet, au bout des bras des tombereaux, ça fait comme des manchons en fer... Il saignait le pauvre. Nous voilà bien embêtés. Là, on peut dire qu'on a eu peur. D'autant plus que c'était près de la tempe.

Pour arrêter l'hémorragie, vous ne savez pas ce que j'ai fait... ?

Je n'ai rien trouvé de mieux que de l'essuyer avec le sac de toile où on mettait les escargots... Il était plein de bave.

Hé bien ! Mon petit blessé devait être drôlement solide, puisqu'il n'a rien attrapé !

Quant à ses parents, ils n'en ont jamais rien su... Heureusement d'ailleurs, sinon, on se serait fait attraper. C'est que ça ne plaisait pas à cette époque-là ! Ce n'est plus comme maintenant !

SYLVIE: Vous en avez de la chance de le connaître... A côté de lui, comme on doit se sentir petit !

GRAND-MERE HELENE : Il est bien simple, vous savez.

(*Un temps*)

SYLVIE: (*S'approchant*) Vous en faites de belles choses....

GRAND-MERE HELENE : Vous vous intéressez aussi aux travaux d'aiguilles... ? Je vous fais mes compliments... C'est de la torsade à quatre mailles. Je tricote un chandail pour mon petit-fils. C'est lui qui m'offre mes vacances ; il faut bien que je le récompense.

SYLVIE: C'est gentil de sa part.

GRAND-MERE HELENE : Mais je ne pourrai bientôt plus avec mes yeux... Peut-être tricotez-vous, vous-même ?

SYLVIE: Hélas, non ! Je n'ai guère le temps.

GRAND-MERE HELENE : (*Se levant en s'appuyant sur sa canne*) Il faut que j'aie dans ma corbeille à ouvrage. Je vais manquer de laine.

SYLVIE: C'est un choix personnel de passer vos vacances à la pension du Bel-Air, alors que vous êtes du coin ? Ou bien, c'est la volonté de votre petit-fils ?

GRAND-MERE HELENE : Pas du tout. Vous n'êtes pas la première à me poser la question...
Vous savez, j'ai beau habiter à deux pas, j'aime beaucoup ce cadre. D'autant plus qu'en Savoie, il n'y a pas un paysage qui se ressemble. Et pour moi qui suis toute seule, en descendant ici, j'ai l'impression de retrouver une famille. J'y ai mes habitudes. Puis, il faut bien le dire, c'est très calme.
A tout de suite ! (*Rentrant*)

(*Un temps*)

SCENE 3 : REMI

SYLVIE: (*S'approchant de Rémi*) Qu'est-ce que vous faites ?

REMI : Des affiches... Des affiches pour la tournée qu'on va faire à la rentrée. Je fais partie d'une troupe de théâtre.

SYLVIE: (*Lisant*) « Parfum des thés »... C'est ça que vous allez jouer ?

REMI : Oui.

SYLVIE: (*Emerveillée*) Vous êtes acteur ?

REMI : J'aimerais bien. Non, je suis plutôt l'homme à tout faire. Celui qui s'occupe des affiches et des programmes. Quelquefois je peins des décors. Je fais aussi des démarches pour réserver des salles, pour nos spectacles. Mais, je ne joue pas.

SYLVIE: Ca ne vous dit pas ?

REMI : Si. Bien sûr. Seulement, j'ai trop le trac. Quand je suis sur scène, je perds tous mes moyens. Chez moi, c'est maladif.

SYLVIE: Comme j'aimerais faire du théâtre !

REMI : Il doit bien y avoir une troupe près de chez vous ?

SYLVIE: Sans doute. Mais je ne me suis jamais renseignée.

REMI : Si vous aimez le théâtre, il faut en faire.

SYLVIE: De toute façon, je n'aurais pas le temps... On en fait un peu au lycée.

REMI : Vous préparez votre bachot ?

SYLVIE: L'an prochain j'entre en propédeutique.

REMI : (*Sifflant avec admiration*) Ce qui signifie que vous venez d'en terminer avec le bachot, cette année... ? (*Sylvie opinant de la tête*) Bravo ! Parce que le plus dur, ça a toujours été la deuxième partie. Tout du moins, c'est ce qu'on dit... Et en quelle section ?

SYLVIE: Lettres classiques.

REMI : Le latin et le grec n'ont plus de secrets pour vous.

SYLVIE: J'aimerais bien.

REMI : Vous n'êtes pas comme moi. Je me suis arrêté au brevet supérieur. Trois fois, j'ai été recalé. Ils en avaient tellement soupé qu'ils ont fini par me le donner. « Et surtout, n'y revenez plus ! » m'a fait un membre du jury. Comme si j'avais eu l'intention de revenir ! Trois fois, c'était bon !

(*Un temps*)

SYLVIE: Valère Ancorina... quand est-ce qu'il va revenir ?

REMI : Il voyage beaucoup. En plus, il a une villa sur Genève, une autre à Vhonon.

En ce moment, il est sur Paris. La Comédie Française est en train de monter une de ses pièces.

De toute façon, il ne va pas tarder à rentrer. Il ne manque jamais le pèlerinage à Notre-Dame d'Herbionne. C'est l'évènement incontournable de la région. Il ne le rate sous aucun prétexte.

SYLVIE: Vous avez déjà monté une de ses pièces ?

REMI : (*Riant*) Figurez-vous que ça ne nous est jamais venu à l'idée ! Comme on dit : Nul n'est prophète en son pays. Un jour, il faudra qu'on y pense... Il n'empêche qu'il n'est pas facile à comprendre. Le bougre ! Enfin, paraît-il.

Et en ce qui nous concerne, il vaut mieux qu'on se consacre au théâtre de divertissement. Si on ne veut pas faire fuir nos spectateurs !

SYLVIE: Vous avez lu ses pièces ?

REMI : Pas plus que je n'ai lu ses poèmes... Je vais vous faire un aveu. Je n'aime pas lire.

SYLVIE: Vous faites du théâtre et vous n'aimez pas lire ?

REMI : Ca existe. La preuve !

Mais, vous-même, qu'est-ce que vous faites de vos loisirs ?

SYLVIE: J'écris.

REMI : (*Montrant son affiche*) Comme moi.

SYLVIE: J'écris de la poésie.

REMI : Je comprends mieux votre intérêt pour Valère Ancorina... !

Vous écrivez sur quoi ?

SYLVIE: La nature...l'homme... le sens de la vie... le ciel et la terre...

REMI : Tout un programme.

SYLVIE: Je crois beaucoup au pouvoir des étoiles.

REMI : Au pouvoir des étoiles ?

SYLVIE: Je crois en effet, que chacun d'entre nous a une étoile, dont il faut écouter la

Lumière. Car elle seule connaît la parole du ciel.

Or, nous ne sommes que des cierges. Des cierges éteints, qu'il faut rallumer, chaque soir. Afin de pouvoir éclairer nos lendemains.

REMI: Drôle d'idée.

SYLVIE: Savez-vous ce que signifie la rosée oubliée, que l'aurore dépose sur le gazon ?

REMI: C'est de la vapeur d'eau...

SYLVIE: On dit que c'est de la larme d'étoile. Comme un cierge pleurant sa cire perdue.

Cette nuit, n'oubliez pas. Cherchez votre étoile sur la carte du ciel. Dès que vous l'aurez trouvée, dérobez-lui un peu de sa lumière.

Vous verrez. Lorsque le jour se lèvera, vous vous en porterez beaucoup mieux.

REMI: J'essaierai... Vous faites ça tous les soirs ?

SYLVIE: Tous les soirs.

REMI: (*Se rapprochant*) Ce soir, vous pourriez me montrer... ?

(*Sylvie se troublant*)

SCENE 4 : Madame Maréchal : Premiers contacts

(*-Retour de Grand-Mère Hélène, une pelote de laine à la main*

-Madame Maréchal l'accompagnant)

MADAME MARECHAL: C'est que les hivers doivent être longs, par chez vous ? La neige, quand est-ce qu'elle commence à tomber ?

GRAND-MERE HELENE : Vers la mi-septembre jusqu'à la mi-avril.

MADAME MARECHAL: Sept mois... ? On me paierait cher ! Les gens ne doivent plus pouvoir sortir ?

GRAND-MERE HELENE : Il ne faut pas venir dans nos montagnes si on n'aime pas la neige.

MADAME MARECHAL: C'est pour ça qu'on est venu en été. Pourtant, moi, la neige, je l'aime bien. Mais il ne faut pas qu'elle dure trop longtemps non plus. Sinon, je ne pourrais pas... En plus, il doit faire rudement froid !

GRAND-MERE HELENE: Le thermomètre est descendu jusqu'à moins trente l'hiver dernier.

MADAME MARECHAL: Moins trente !?

GRAND-MERE HELENE : Le lac avait gelé.

MADAME MARECHAL: Ca devait être terrible.

GRAND-MERE HELENE : On était bien. A ces températures-là, le froid, on ne le sent plus. Puis, ici, les gens ont l'habitude. Ce sont des montagnards.

MADAME MARECHAL: Quand même... !

(Grand-mère Hélène s'asseyant et reprenant son tricot)

MADAME MARECHAL: Sylvie, ma petite fille. Il faut monter et défaire tes valises.

SYLVIE: Oui, Maman.

*(-Sylvie rentrant
-Madame Maréchal s'approchant de Rémi)*

MADAME MARECHAL: C'est joli ce que vous faites. *(Lisant)* « Parfum...

REMI: ... *des thés* » Je n'ai pas terminé.

MADAME MARECHAL: Qu'est-ce que c'est ?

REMI: Des affiches.

MADAME MARECHAL: Pourquoi faire ?

REMI: Pour annoncer notre nouveau spectacle.

MADAME MARECHAL: Vous faites des spectacles ?

REMI: Du théâtre.

MADAME MARECHAL: Vous êtes acteur ?

REMI : Non. Je réalise des affiches.

MADAME MARECHAL : Non mais, dites-moi... Aurais-je affaire à un artiste ?

REMI : (*Flatté*) En quelque sorte.

MADAME MARECHAL : Je suis très honorée. Vraiment, très honorée... Ah ! Quel monde merveilleux que celui du théâtre ! Jouer un rôle... Se mettre dans la peau d'un personnage... Hernani... Dona Sol... Andromaque... Phèdre... Chimène... « Va, je ne te hais point ! »

D'ailleurs, je me suis toujours demandé comment faisaient les actrices pour pleurer sur commande. Ca me dépasse... En plus, comment elles font, après la représentation, pour rompre complètement avec les personnages qu'elles ont habités ? M'est avis que, dans la vie de tous les jours, ça ne doit pas être facile à vivre. Je plains le mari dont la femme joue Charlotte Corday... (*Rire, puis, dans un soupir*) Que voulez-vous, j'ai toujours voulu faire du théâtre, mais le théâtre n'a pas voulu de moi.

REMI : Ca viendra peut-être.

(*Un temps bref*)

MADAME MARECHAL : Vous êtes de la région ?

REMI : Pas du tout. Je suis de Miribel. Dans l'Ain. Du côté de Lyon... Je viens au Bel-Air pour mes bronches. J'ai fait une pneumonie, il y a deux ans. Depuis, j'ai du mal à m'en remettre. Et vous, vous venez ici pourquoi ?

MADAME MARECHAL : En simples touristes. On ne connaissait pas la Savoie. Mon mari ayant quelques jours de congé, c'était le moment d'en profiter pour visiter ce beau pays.

REMI : Qu'est-ce qu'il fait, votre mari ?

MADAME MARECHAL : Il a une bonneterie, dans l'Aube.

REMI : En venant au Bel-Air, vous ne pouviez pas mieux tomber. En réalité, il y a peu de touristes qui descendent ici. Comme la pension est en dehors des circuits, sa vocation est plutôt d'y accueillir une petite clientèle de familiers qui aiment à se retrouver. Vous verrez ce que je vous dis. Si vous revenez l'an prochain, vous retrouverez toujours les mêmes. Assis au même endroit. Occupés aux mêmes tâches. C'est vrai qu'on a tous nos habitudes.

GRAND-MERE HELENE : En plus, il y a un petit quelque chose dans l'air qui fait que ce

lieu vous manquera, dès que vous l'aurez quitté. C'est un peu comme une drogue. Il se passe toujours quelque chose entre ce paysage et ceux qui le visitent. Ça ne s'explique pas.

MONSIEUR MARECHAL : *(De la fenêtre de sa chambre)* Rolande ! Où tu as mis mon rasoir ? Je ne le retrouve plus !

MADAME MARECHAL : Dans la pochette de la valise rouge ! Au fond ! Sous les mouchoirs !

(Un temps)

MADAME MARECHAL : *(A Rémi, très concentré sur son travail)* Vous êtes nombreux dans votre troupe ?

REMI : Une dizaine.

MADAME MARECHAL : Ah ! Ce n'est pas mal.

REMI : Vous savez, nous ne sommes que des amateurs. De bons amateurs. Mais des amateurs quand même.

MADAME MARECHAL : J'ai connu des amateurs qui valaient bien des professionnels. Et mon petit doigt me dit que vous faites partie de ceux-là.

REMI : *(Buvant du petit lait)* Chère Madame, vous me faites beaucoup d'honneur.

MADAME MARECHAL : Il faut appeler un chat, un chat. De toute façon, moi, j'ai toujours dit ce que je pensais.
Dommage d'ailleurs que vous habitiez si loin. On serait venu vous voir...
Et, vous ne faites que ça ?

REMI : Ce n'est déjà pas si mal... Vous savez, je n'ai pas le temps de m'ennuyer...
Et vous-même, vous travaillez ?

MADAME MARECHAL : Je suis femme au foyer.

REMI : Ah ! Au moins une personne raisonnable. Vous n'êtes pas de ces émancipées qui négligent leurs enfants et leurs époux.

MADAME MARECHAL : Je pourrais maintenant, puisque Sylvie est élevée. Mais, ça ne me dit pas.

REMI : Vous avez parfaitement raison. Et vous, que faites- vous de vos loisirs ? S'il vous en

reste ?

MADAME MARECHAL: Je me consacre à la peinture.

REMI : Vous faites de la peinture à l'huile ?

MADAME MARECHAL: De l'aquarelle et quelques gouaches. Mais rarement.

REMI : Des portraits ? Des paysages ?

MADAME MARECHAL: Des natures mortes. Essentiellement. Je vais profiter de ce que je suis ici pour me lancer dans les paysages.

REMI : C'est une bonne idée. Ici, ce ne sont pas les modèles qui manquent.

(Rire)

MONSIEUR MARECHAL : *(Appelant de la fenêtre de sa chambre)* Rolande ! Je n'ai toujours pas trouvé mon rasoir.

MADAME MARECHAL: Dans la pochette de la valise rouge, que je t'ai dit !

MONSIEUR MARECHAL: J'ai regardé partout. Il n'y est pas !

MADAME MARECHAL: Je monte. Mon Dieu ! J'ai un mari, il me rendra folle. Je me demande ce que les hommes feraient sans leurs femmes !
J'y vais, sinon, il va tout me retourner.

(Madame Maréchal disparaissant)

SCENE 5: CONFIDENCES ENTRE AMIS

(Gilles et Simon sortant par une autre porte)

GILLES : Tu as vu la môme ?

SIMON : Elle n'est pas mal.

GILLES : Pas mal ? Je ne sais pas ce qu'il te faut. J'en ferais bien mon ordinaire.

SIMON : Ca y est. C'est reparti. Dès que tu vois un jupon, on ne peut plus te tenir.

GILLES : J'ai toujours eu du goût pour les belles choses.

SIMON : Que tu dis... La semaine dernière, je t'ai vu en galante compagnie, à la fête de Vhonon. Je me demande bien où tu l'avais dénichée celle-là. Avec ses cheveux roux et ses taches de rousseur, on aurait dit Capi, le chien du vieux berger de la cabane à fromages.

GILLES : Ah, la Raymonde ! Tu n'y connais rien. Elle a d'autres attraits, qui ne sont pas forcément situés au niveau du visage. Mais celle-là... Sylvie, qu'elle s'appelle. C'est autre chose. Elle a une de ces classes !

SIMON : (*S'asseyant*) Ne t'emballe pas ! D'autant plus qu'elle est avec Papa-Maman.

GILLES : J'en fais mon affaire. Ce sont des bonnetiers de Troyes, je crois. Je ne pensais pas que dans la chaussette, il pouvait y avoir des filles aussi jolies !

SIMON : C'est vrai qu'elles sont belles, les Champenoises !

GILLES : Par contre, le père est un peu balourd.

SIMON : Les deux font la paire ! T'as pas vu la mère ?

GILLES : Elle a ramené un chevalet et un grand carton à dessin. C'est peut-être une artiste ?

SIMON : Je demande à voir... (*Battant les cartes*) Une petite partie ?

GILLES : Ca n'en fera qu'une de plus.... A quoi on joue ?

SIMON : A la crapette ou au rami ?

GILLES : Je n'ai pas la tête à ça. Puis, il fait trop chaud... Pourquoi pas une bonne bataille ? C'est simple. Ca ne demande pas un gros effort intellectuel. En plus, ça nous donnera une contenance, au cas où elle descendrait.

SIMON : Va pour une bataille... Coupe !

(-Gilles distribue les cartes

-Ils jouent

-Un temps)

GILLES : Tu l'as regardée, quand elle marche... ? Je l'ai vue passer tout à l'heure, entre les tables de la salle à manger. Cette file-là, elle ne marche pas. Elle ondule. Avec le bas de sa robe qui balance, ça me fait venir de ces picotements !

SIMON : Tu as trop d'imagination.

GILLES : Ca ne te fait rien à toi... ? Mais le plus beau, c'est quand elle a monté les escaliers. J'étais en bas. J'ai aperçu la dentelle de son jupon, sur le haut de sa jambe... Tu ne peux pas savoir ce que ça m'a fait.

SIMON : Bataille !

GILLES : Et la taille qu'elle a ! Juste la place pour y passer mon bras. Pour un peu, elle me ferait devenir poète !

SIMON : Ne me fais pas rire !

GILLES : J'ai du mal à me retenir.

SIMON : Oh, toi ! Tu ne serais pas tombé amoureux par hasard ?

GILLES : Si je pouvais partir avec elle sur une île déserte, je ne dirais pas non.

SIMON : Bataille !

GILLES : Si ça pouvait être sa fête ou son anniversaire, aujourd'hui ? J'en profiterais pour l'embrasser.

SIMON : Pour son anniversaire, je ne sais pas, mais pour sa fête, c'est râpé. Aujourd'hui, c'est la fête de Notre Dame du Mont Carmel. J'ai regardé le calendrier, ce matin.

GILLES : T'occupe ! Je vais bien finir par trouver une occase.

(Un temps)

SIMON : Vous partez, Grand-Mère Hélène ?

GRAND-MERE HELENE : Il fait lourd. Je ne tiens plus... Amusez-vous bien, jeunes gens... Qui est-ce qui gagne ?

SIMON : C'est moi. Pour l'instant, Gilles n'a pas la tête à jouer.

GRAND-MERE HELENE : C'est bien ce que je dis. Il fait beaucoup trop chaud.

SIMON : Vous avez raison. Je vais chercher à boire. (*A Gilles*) N'en profite pas pour regarder mon jeu.

REMI : Je le surveille.

SIMON : (*A Rémi*) Vous voulez boire quelque chose ?

REMI : Non, merci. Jamais entre les repas.

(-*Simon rentre*
-*Un temps*)

GILLES : Toujours pas finie, cette affiche ?

REMI : Je me suis trompé. « Parfum des thés »... J'avais oublié un « h » à « thés ». J'ai été obligé de recommencer.

GILLES : Un « h » à été »... ? Il n'y a pas de « h » à « été »...

REMI : C'est un jeu de mots... « Parfum des thés »... Du « thé »... que l'on boit.

GILLES : Ah ! Une tisane... ? Je croyais que c'était la saison, moi... « Parfum d'été », comme si on disait « Parfums d'hiver » ou « Parfums d'automne ». En réalité, ce n'est même pas ça.

REMI : L'action se déroule dans un salon de thé.

GILLES : Eh bien, dites-moi, ils en ont de l'imagination, les auteurs... ! C'est vous qui choisissez les pièces ?

REMI : Même pas.

GILLES : (*Pour lui*) J'aurais pourtant parié...
Alors, comme ça, vous avez fait une erreur ?

REMI : Je m'en veux.

GILLES : Vous seriez distrait ?

REMI : Etourdi serait le mot juste... J'ai été obligé de déchirer mon affiche. J'avais pourtant fait le plus gros.... Zut ! Voilà que ça ne tient plus sur la largeur de la feuille ! Ah ! Ca va mal ! Ca va mal... ! Il me faudrait des pochoirs plus petits.

GILLES : Vous en avez beaucoup à faire ?

REMI : Une vingtaine.

GILLES : Bon courage.

REMI : Oh ! Une fois que la première est faite, après, ça va tout seul.

SIMON : *(De retour, avec deux verres et une bouteille)* Je parie que tu en as profité pour tricher ?

GILLES : Tu me connais.

SIMON : Justement.

*(-Simon sert à boire...
-Buvant tous les deux)*

SIMON : Hum ! Ca fait du bien... Si on s'arrêtait ?

GILLES : Pas du tout. Qu'est-ce qu'on ferait, si elle descendait... ? Il faut qu'on ait l'air occupé.

SIMON : Je ne sais pas ce qu'elle va penser quand elle va voir deux grands crétins en train de jouer à la bataille...

GILLES : T'occupe ! Surveille ton jeu... ! Tiens ! As de trèfle... ! Hep, hep, hep ! C'est moi qui ramasse... *(Rejouant)* Roi de cœur... *(Rejouant)* Reine de pique... C'est ma série.

SIMON : C'est mauvais signe... Heureux au jeu...

GILLES : Je ne suis pas superstitieux... Chut ! J'entends du bruit...

(Un temps)

SCENE 6 : LE PERE SE RENSEIGNE

SIMON : *(Bas)* Raté. C'est le vieux !

MONSIEUR MARECHAL : Alors, les jeunes, qui est-ce qui gagne... ? *(S'essuyant avec*

un mouchoir) Bon sang, quelle chaleur ! (*Appelant*) Eh oh ! Les femmes... ! Eh oh... ! Elles sont sourdes ou quoi ... ? Eh oh ! Les femmes !

DES VOIX : Oui ?

(Bruit d'une fenêtre qu'on ouvre et de volets que l'on pousse...)

MONSIEUR MARECHAL : Mon chapeau... J'ai laissé mon chapeau dans la chambre. Si vous pouviez me le lancer par la fenêtre ?

(Un temps bref)

SYLVIE : (*A la fenêtre, jetant le chapeau*) Tiens, Papa. Attrape !

*(-Le chapeau atterrit sur une branche de sapin
-Rire des jeunes gens
-Fard de la jeune fille)*

SYLVIE : Maman ! J'ai envoyé le chapeau de Papa sur un arbre.

MADAME MARECHAL : (*Se montrant à la fenêtre*) Sylvie, ma petite fille, tu n'en fait pas d'autres.

MONSIEUR MARECHAL : Me voilà bien avancé, maintenant.

MADAME MARECHAL : Si tu étais monté, aussi, ça ne serait pas arrivé !

GILLES : Ne bougez pas ! J'ai ce qu'il faut...

(Gilles se précipitant tête baissée à l'intérieur de la maison, puis en ressortant avec une tête de loup)

GILLES : (*Décrochant le chapeau et le rendant à son propriétaire*) Et voilà le travail !

MADAME MARECHAL : (*Applaudissant*) Bravo ! Vous êtes notre sauveur !

(Rolande fermant volets et fenêtre)

MONSIEUR MARECHAL : Oh merci, jeune homme. Merci. Vous êtes bien urbain.

*(-Gilles est rentré pour remiser la tête de loup
-Il revient, fier de lui)*

GILLES : (*A Simon*) J'ai marqué des points.... T'as vu le fard qu'elle a piqué, la petite ?

*(-Il s'assoit
-Les jeunes gens ont repris leur jeu en commentant l'évènement
-Le père se promène dans la cour)*

REMI : Ah ! Et puis zut ! Décidément !

(Les deux jeunes gens se moquent discrètement de lui)

MONSIEUR MARECHAL : *(S'approchant)* Qu'est-ce qui ne va pas ?

REMI : C'est mon affiche. Je me suis encore trompé.

MONSIEUR MARECHAL : *(Lisant)* « Parfum des thés »... Tiens ? J'aurais mis un « s » à « thés ».

REMI : C'est bien ce que je dis. Et comment je fais, moi ? Je n'ai plus de place.

MONSIEUR MARECHAL : Mettez le dessous.

REMI : Dessous... ? Sur une affiche ? Ca aura l'air de quoi ?

MONSIEUR MARECHAL : Je sais de belle, moi.

REMI : *(Faisant une boule de son affiche)* Il faut encore que je recommence.

MONSIEUR MARECHAL : Alors, comme ça, c'est vous l'artiste ? Ma femme m'a parlé de vous.

REMI : *(Lui serrant la main)* Rémi Chauvier, de la Compagnie des Tréteaux. Artiste... amateur.

MONSIEUR MARECHAL : Jean Maréchal. Touriste... amateur. Encore en plein travail ?

REMI : Je suis dessus depuis ce matin.

MONSIEUR MARECHAL : Cet après-midi, il fait trop chaud pour travailler.

REMI : Je ne crains pas la chaleur.

MONSIEUR MARECHAL : *(Humant l'air)* Ca va tourner à l'orage.

REMI : Ce ne sera pas pour nous. S'il éclate ce sera plus loin, dans la vallée. Croyez-en mon

expérience. C'est pour Ullin ou Bonnevaux.

MONSIEUR MARECHAL: Vous croyez ?

REMI : Je vous en fiche mon billet. Pensez ! Depuis le temps que je viens au Bel-Air, la météo n'a plus de secret pour moi.

(-Rémi a repris une nouvelle feuille de papier

-Jean l'observe

-Un temps... puis...)

MONSIEUR MARECHAL: Vous ne connaissiez pas des coins à truites par ici ?

REMI : Des coins à truites... ? Vous êtes pêcheur ?

MONSIEUR MARECHAL: Pas encore, mais on pourrait le devenir.

REMI : Attention ! La pêche ça ne s'improvise pas.... C'est moi qui vous le dis.... Pourtant, ce n'est pas un pêcheur qui vous parle... sauf, peut-être, devant l'Eternel. *(Rire)*
Pour répondre à votre question, des coins à truites, j'en connais un qui est fameux. C'est bien simple. Il faut monter jusqu'au chalet de Valère Ancorina. Là-bas, vous en trouverez. J'ai expliqué le chemin, tout à l'heure, à votre fille....
Vous prenez à droite en sortant. Arrivé au calvaire, vous suivez le sentier du milieu. Vous ne pouvez pas vous tromper. C'est tout droit... Un chalet en planches, de couleur sombre, avec des volets bleus.

Cinquante mètres plus bas, il y a une rivière. D'ailleurs, vous l'entendrez. Elle est à côté de la cabane à fromages.

MONSIEUR MARECHAL: La cabane à fromages ?

REMI : C'est là qu'Antoine fait paître ses moutons, pendant les estives. Allez le voir ! Ca lui fera plaisir. Il est très causant. Il fait un de ces fromages dont vous me direz des nouvelles.

MONSIEUR MARECHAL: A part la truite, qu'est-ce qu'on peut pêcher d'autre, par ici ?

REMI : A part la fario... ? Je ne sais pas, moi. Il y a bien de la carpe, mais, il faut aller au bord du Léman... Parce que, dans nos rivières de montagne, je vous dis, c'est la fario....

J'y pense. Vous voulez pêcher, mais je n'ai pas vu vos cannes à pêche ?

MONSIEUR MARECHAL: Justement. Je comptais en acheter.

REMI : En acheter... ? Vous plaisantez... Vous demandez à Simon. Il vous en prêtera une.

(A Simon) Hein Simon ? Tu voudras bien prêter une gaule à Monsieur Maréchal ?

SIMON : Même deux.

MONSIEUR MARECHAL : Voyez ! Il suffisait de demander. En plus, Simon, c'est le roi de la pêche à la mouche. Si vous voulez des leçons, c'est le moment. Vous convenez d'un jour avec lui et il vous y conduira. Tu as entendu, Simon ?

SIMON : J'ai entendu.

GILLES : (*Bas*) Voilà une affaire qui s'engage bien.

SIMON : Qu'est-ce que vous avez prévu pour demain ?

MONSIEUR MARECHAL : Rien de spécial.

SIMON : Alors, va pour demain.

GILLES : (*Se frottant les mains*) Chic ! Toi, tu t'occuperas du père et moi des femmes.

REMI : (*Poursuivant*) Comme ça, vous demandez à la mère de Simon de préparer un pique-nique. Vous partez le matin de bonne heure, vous déjeunez au bord de l'eau et vous rentrez le soir... Juste assez tôt pour que la patronne ait le temps de vous préparer une bonne friture.

Et surtout, ne vous avisez pas de revenir bredouille ! On compte sur vous... ! Vous verrez, il n'y a rien de meilleur que de goûter au produit de sa pêche.

En plus, la mère de Simon a le don d'accommoder les truites avec des herbes qu'elle va cueillir elle-même en montagne. (*Portant trois doigts gourmands à hauteur de ses lèvres*) Je ne vous dis que ça !

GILLES : (*A Simon*) Je me doutais bien qu'on allait trouver un moyen... Par contre, le gros point noir, c'est la mère. Qu'est-ce qu'on va en faire... ? J'ai trouvé ! Puisqu'elle peint, je vais lui demander d'emmener son chevalet. Et le tour est joué.

SIMON : Tu ne perds pas de temps.

GILLES : Chut ! J'entends du bruit. Les voilà !

SCENE 7 : LES « GRACES »

(Rolande et sa fille pénètrent dans la cour)

MADAME MARECHAL: Tu vas me faire mourir, ma petite fille. Es-tu folle ? Jouer aux « Grâces » sous une chaleur pareille !

SYLVIE : Voyons, Maman. On est en vacances !

MADAME MARECHAL: Je suis venue pour me reposer.

SYLVIE : On ne va pas passer son temps au fond d'un transat.

MADAME MARECHAL: On vient à peine d'arriver.

SYLVIE : Les vacances passent si vite. On n'a pas de temps à perdre... Allez ! Tu es prête ?

MADAME MARECHAL: Oh la la ! Je suis déjà morte avant de commencer.

(Les deux femmes jouant

Rappel : Le jeu de « Grâces » est un jeu typiquement féminin.

Il consiste à envoyer un cerceau en bois à sa partenaire, en croisant puis en décroisant successivement deux baguettes - un peu à l'instar des baguettes de diabolo- à charge pour elle de le rattraper en passant ses propres baguettes à l'intérieur

-Mis à part le père, assis sur un banc pour lire un journal, les autres hommes sont béats d'admiration, tant cet exercice met en valeur la féminité.

-Un temps)

GRAND-MERE HELENE : } (A la fenêtre du rez-de-chaussée }
} pour admirer un jeu qu' on n'a } Bravo ! Bravo !

ALINE : } guère l'habitude de voir) }

SYLVIE : Perdu ! Un-zéro.

MADAME MARECHAL: (*Ramassant le cerceau*) C'est trop haut. Comment veux-tu que je le rattrape !

(-Le jeu se poursuit

-Un temps)

GRAND-MERE HELENE : On y jouait autrefois. Quand on était jeune.

ALINE : C'est un jeu qui se perd.

(Un temps)

SYLVIE : Deux-zéro.

GRAND-MERE HELENE : C'est regrettable. En plus, il mérite bien son nom : les
« Grâces »... Je ne connais pas d'exercices qui mettent autant en valeur la féminité.

REMI : C'est vrai que c'est beau.

SYLVIE : Deux – un.

(Un temps)

SIMON : *(A Gilles)* Comme elle est légère !

GILLES : Dommage que la vieille soit un peu lourde.

(Un temps)

SYLVIE : Trois – un.

MADAME MARECHAL : Tu l'as envoyé trop bas. Celui-ci ne compte pas.

GILLES : Qu'est-ce que je te disais ! La vieille, elle a du mal à se baisser.

SYLVIE : Bon. Toujours trois-un.

(Un temps)

REMI : *(A Jean)* Regardez ! Mais regardez donc !

MONSIEUR MARECHAL : Bof ! C'est tous les jours que je les regarde... Et demain, qui est-ce qui va se plaindre d'avoir mal partout ? Ce sera ma femme... Comme demain on va à la pêche... c'est bien buté.

(Un temps)

SYLVIE : Quatre –un.

MADAME MARECHAL : Si on s'arrêtait ? Il fait chaud !

SYLVIE : Encore un peu. On va jusqu'à dix.

(Un temps)

SIMON : C'est vrai qu'elle a du chien.

GILLES : Surtout quand elle lève les bras. On voit la dentelle de son jupon.... (*Admiratif*)
Bravo !

SYLVIE : Cinq à un.

*(-Un temps
-Il tonne au loin
-Départ discret de Gilles, parti chercher un parapluie
-Simon, pris par le jeu, ne s'est pas rendu compte de l'absence de son ami)*

SYLVIE : Cinq à deux.

ALINE : Le temps se gâte. On voit des éclairs.

GRAND-MERE HELENE : Je n'aime pas les orages de montagne. Ils sont violents.

REMI : Mais non... Croyez-moi, ça va couler. (*A Jean*) Regardez donc ; bon sang !

MONSIEUR MARECHAL : Puisque je vous dis que je connais.

*(-Un temps
-Il tonne un peu plus
-Quelques éclairs)*

MADAME MARECHAL : Cinq à trois.

GILLES : La vieille remonte.

*(-Un temps
-Tonnerre suivi d'éclairs)*

MONSIEUR MARECHAL : S'il fait de l'orage aujourd'hui, vous croyez que les poissons vont mordre demain ?

REMI : Ce serait même recommandé.

MONSIEUR MARECHAL : On m'avait dit le contraire...

REMI : De toute façon, je connais trop la montagne pour savoir que l'orage n'est pas pour nous.

*(-Violent coup de tonnerre
-Eclairs blancs
-Il pleut)*

ALINE : Rentrez ! Rentrez vite !

MADAME MARECHAL: Vite, Sylvie ! Qu'est-ce que tu fais ? Ce n'est pas la peine de se faire mouiller.

GILLES : *(Ouvrant son parapluie, puis offrant son bras droit à Rolande)* Madame, si je peux me permettre.

MADAME MARECHAL: Oh merci, Monsieur ! Vous êtes bien aimable.

GILLES : *(Offrant l'abri de son parapluie à Sylvie)* Mademoiselle, il y a place pour trois.

MADAME MARECHAL: *(Gloussant- A Sylvie)* Ce qu'il est galant !

*(-Jean, son journal sur la tête, vient de rentrer
-Rémi a remballé ses affiches...
Il musarde)*

REMI : N'ayez pas peur. Ca va se passer. Rien de bien méchant.

*(-Violent coup de tonnerre
-Fulgurance d'un éclair
-Rémi s'est précipité à la porte de la pension, en doublant tout le monde
-Il n'y a plus personne dans la cour)*

NOIR

ACTE II

AU COL DU LISERAY

SCENE 1 : L'ARRIVEE

(-Arrivée de la famille Maréchal, précédée de Simon, avec paniers, couvertures et attirail de pêche

-Monsieur Maréchal, quant à lui, porte le pliant et le chevalet de sa femme

-Sylvie a un sac et quelques livres

-Madame Maréchal, une ombrelle. Gilles lui donne le bras)

MADAME MARECHAL : Je n'en peux plus. J'ai mal aux pieds avec les cailloux.

MONSIEUR MARECHAL : Je t'avais dit de mettre des chaussures appropriées. Tu n'as pas voulu m'écouter.

GILLES : On est arrivé !

MADAME MARECHAL : Ce n'est pas trop tôt.

SYLVIE : Voilà le chalet de Valère Ancorina... *(Découvrant le paysage)* Mon Dieu !
Comme c'est joli ! Avec toutes ces montagnes... là... devant nous. On voit les neiges éternelles.

MONSIEUR MARECHAL : Ah ! Voici la rivière !

SYLVIE : C'est un vrai petit coin de paradis... Oh ! Il y a des fleurs, là-bas !

MADAME MARECHAL : Ne touche pas ! C'est peut-être du poison.

SIMON : Ce sont des épilobes.

SYLVIE : Ils sont presque aussi grands que moi... Au fait, on pourra aller chercher des édélweiss ?

GILLES : Des édélweiss ? Il n'y en a pas par ici, Mademoiselle. Nous sommes trop bas.

MADAME MARECHAL : Trop bas ? Vous n'avez qu'à demander à mes pieds, si on est trop bas... (*S'asseyant sur un rocher*) Heureusement que j'ai pensé à prendre de l'eau de mélisse des Carmes. (*Versant quelques gouttes sur un morceau de sucre*)

SYLVIE : (*Riant*) Et les ânes, comme ils sont amusants !

GILLES : Ce sont les ânes de Simon. Si vous voulez, on ira faire un tour avec eux.

SYLVIE : (*Battant des mains*) Oh oui... ! Oh oui... ! Hélas ! On n'a pas de pain !

SIMON : (*A Monsieur Maréchal*) Où est-ce qu'on met vos affaires ?

MONSIEUR MARECHAL : (*Indiquant distraitement un endroit*) Il n'y a qu'à les poser là.

MADAME MARECHAL : (*De trois-quarts en fond de scène et massant toujours ses pieds*) Tu n'y penses pas, mon ami. Avec la chaleur qu'il va faire ! On serait cuit. Mettez donc tout ça, à gauche, près du vieux sapin.

MONSIEUR MARECHAL : Et ton chevalet, où veux-tu que je te l'installe ?

MADAME MARECHAL : Laisse. Je vais m'en occuper... Heureusement que la mère de Simon s'est proposée pour nous monter le pique-nique. On n'aurait pas pu. J'ai mal partout.

MONSIEUR MARECHAL : Ca, c'est le jeu des « Grâces ». Je l'avais bien dit.

SYLVIE : Quelle chance il a, Valère Ancorina. Dès qu'il ouvre ses volets, le matin, il a une vue superbe sur la vallée. Une véritable carte postale !

MONSIEUR MARECHAL : (*Au bord de la scène*) C'est profond ?

SIMON : Avec tout ce qu'il est tombé hier, je ne m'y fierais pas.

MADAME MARECHAL : Sylvie, ma petite fille ! Laisse les ânes tranquilles ! Tu vas te faire mordre. C'est tout ce que tu vas gagner.

SYLVIE : N'aie pas peur Maman !

MADAME MARECHAL : Avec les bêtes, on sait de belle ! (*A Gilles*) Ca, là-bas, qu'est-ce que c'est ?

GILLES : La cabane à fromages du vieux berger. Vous voyez ses moutons, près des éboulis ?

MADAME MARECHAL : Ah oui ! Je les aperçois... C'est à lui, tout ça ?

GILLES : Il en a entre 250 et 300.

MADAME MARECHAL : C'est fabuleux... Mais, ils sont en liberté... ! Il n'en perd jamais ?

GILLES : Il a ses chiens. Puis, les bêtes les plus indisciplinées, elles ont des clochettes autour du cou. Vous ne les entendez pas ?

MADAME MARECHAL : Oh ! Je n'avais pas remarqué... C'est ce qu'il faudrait mettre au cou de mon mari. Où est-ce qu'il est encore fourré celui-là ?

GILLES : Il est derrière vous. Avec Simon.

SCENE 2 : LECON DE PECHE A LA MOUCHE

(-Un temps

-Simon et Monsieur Maréchal montent les lignes

-Il lui donne une leçon)

MADAME MARECHAL : *(A Sylvie, qui vient de s'asseoir)* Sylvie, voyons ! Ne t'assois pas par terre ! Tu vas salir ta robe !

SYLVIE : Je ne peux tout de même pas rester debout.

MADAME MARECHAL : Sois raisonnable, ma petite fille. Simon a étalé une couverture. Mets-toi dessus !

SYLVIE : Oui, Maman.

SIMON : Vous avez bien compris... ? On accélère. On bloque... On accélère. On bloque... On pose... Comme ça...

Essayez avec moi ! *(Tenant la gaule tous les deux)* 1-2-3...1-2-3... On pose.... La mouche doit travailler sur un seul axe... L'ennemi, c'est le poignet. Avec le poignet, on ne peut plus gérer la canne. Ou elle va trop loin en arrière. Ou elle va trop loin en avant... Pour se poser en paquet.

Allez-y ! J'accélère. Je bloque à midi... J'accélère. Je bloque à dix heures... Je pose.

Attention au poignet ! Faites plutôt travailler l'avant-bras.... Oui... C'est ça... Comme quoi il vaut mieux démarrer à neuf heures.

Recommençons... !

*(-Gilles, allongé sur une couverture, à l'écart, regarde le ciel, un brin de paille entre les dents
-Sylvie, plus loin, écrit sur un cahier
-Madame Maréchal s'est isolée pour installer son chevalet
-Elle boite)*

MADAME MARECHAL : Monsieur Gilles ! Qu'est-ce qu'on vous a fait, méchant garçon, que vous nous fuyez ?

GILLES : Je ne...

MADAME MARECHAL : Allons ! Allons ! Rapprochez -vous !

GILLES : Je ne voulais pas vous importuner.

MADAME MARECHAL : Vous n'allez pas vous gêner avec nous !

*(-Gilles, qui n'en demandait pas tant, a rapproché sa couverture de celle de Sylvie
-Celle-ci est toujours penchée sur son cahier
-Madame Maréchal, un peu à l'écart, se prépare à peindre
-Un temps)*

MONSIEUR MARECHAL : *(Surexcité)* Oh la la ! Y'en a un qui a sauté... ! *(Sautant lui-même sur la berge)* Vite ! Vite ! Venez voir !

SIMON : Ne faites pas tant de bruit ! Il va se sauver !

MADAME MARECHAL : Oh, mon ami ! Il n'y a pas que le poisson qui a sauté. Tu nous a fait une de ces peurs ! *(A Gilles et à Sylvie)* J'ai cru qu'il était tombé à l'eau.

MONSIEUR MARECHAL : *(Plus bas – Se surveillant)* Vite ! Dépêchez-vous !

*(-Les femmes accourent
-Gilles n'a pas bougé
-Il profite de l'absence de Sylvie pour jeter un coup d'œil sur ce qu'elle a écrit)*

MADAME MARECHAL : *(Agacée)* Qu'est-ce qu'il y a encore ?

MONSIEUR MARECHAL : Pas tant de bruit, voyons ! Vous allez faire fuir les poissons. Après, ce sera de votre faute !

(Tous de se pencher)

MADAME MARECHAL : Je ne vois rien.

MONSIEUR MARECHAL : Regardez ! Il y en a trois maintenant !

MADAME MARECHAL : Ca y est. Je les vois... ! Oh ! Ils sont gros !

SYLVIE : Où ? Où ? Je ne vois rien.

MONSIEUR MARECHAL : (*Désignant du doigt*) Là !

MADAME MARECHAL : (*Jetant un caillou*) Là. Près du caillou.

MONSIEUR MARECHAL : (*Outré*) Oh ! C'est trop fort !

SYLVIE : Ca y est. Je les ai vus !

MONSIEUR MARECHAL : Ma parole ! Elle le fait exprès.

MADAME MARECHAL : Tiens ! Tiens ! Ils sont plus loin.

SYLVIE : Oui. Oui... C'est drôle. On a l'impression qu'ils sont collés au fond.

MADAME MARECHAL : On dirait qu'ils veulent remonter le courant ?

SYLVIE : Ils ne peuvent pas. Il est trop fort.

SIMON : Trop fort !? Détrompez-vous. Ca ne leur fait pas peur.

MADAME MARECHAL : Qu'est-ce que c'est, comme poisson ?

SIMON : De la truite... De la fario.

MONSIEUR MARECHAL : J'ai cru que c'était du saumon...

SIMON : Ca y ressemble un peu....

MONSIEUR MARECHAL : ...comme elles nagent à contre-courant...

SIMON : La truite aussi.

SYLVIE : C'est joli comme nom...La fario... Elles jettent des éclairs quand elles se se tortillent.

MADAME MARECHAL : Il y en a des plus grosses ?

SIMON : Des truites de lac, ça peut aller jusqu'à 10 ou 15 kilos...

MONSIEUR MARECHAL : ...Non... !?

SIMON : ... et mesurer plus d'un mètre.

MADAME MARECHAL : Est-ce que ça peut mordre ?

SIMON : Les brochets peuvent mordre, mais pas les truites. Une truite, c'est inoffensif...
Une femelle pond entre 1 500 et 4 000 œufs par kilo de son poids.

MADAME MARECHAL : C'est monstrueux.

MONSIEUR MARECHAL : Tu te rends compte. Avec le poids que tu fais, tous les œufs que tu pourrais pondre.

MADAME MARECHAL : (*Gloussant*) Veux-tu bien te taire ! Oh ! Pas devant la petite !

SYLVIE : Oh la la... ! Vous avez vu la vitesse... ? Elles sont parties. Juste un petit nuage de poussière et hop ! Plus rien ! Volatilisées !

(Simon inspecte les profondeurs en marchant le long de l'avant-scène, censée figurer les berges de la rivière)

SIMON : (*Bas*) Monsieur Marchal... ! Il y en a aussi par ici !

MONSIEUR MARECHAL : Diable ! Avec toutes ces truites, on ne va bientôt plus savoir où donner de la tête. (*Criant*) J'arrive... ! (*Se rappelant – Plus bas, aux femmes*) Pas vous ! Vous allez leur faire peur... J'arriive... !

SCENE 3: INITIATION POETIQUE

(-Un temps)

-Madame Maréchal a retrouvé son chevalet

-Sylvie s'est replongée dans son cahier... De temps à autre, elle lève les yeux vers le ciel, l'air inspiré

-Gilles feint de dormir)

GILLES : Vous écrivez à votre fiancé ?

SYLVIE : (*Rougissante*) Je croyais que vous dormiez... (*Un temps bref*) Je n'ai pas de fiancé.

GILLES : Alors, vous remplissez vos devoirs de touriste, en donnant de vos nouvelles ?

SYLVIE : (*Venant de réaliser*) Ah !? Parce que vous croyez que je suis en train d'écrire une lettre... ? Pas du tout. Non. J'écris une impression, une pensée, ce qui me passe par la tête.

Mais, pour mes grands-parents, pour mes amies, je préfère la carte postale à la lettre. C'est plus joli. Puis, ça montre bien le cadre dans lequel vous passez vos vacances. C'est même mieux qu'une photo. Celles-là, au moins, on ne la rate pas. D'ailleurs, je vais en demander à l'épicier, quand il va passer avec sa camionnette.

GILLES : Je ne vous le conseille pas. Elles ne sont pas belles.

SYLVIE : Sinon, où voulez-vous que j'en trouve ?

GILLES : Il y en a de jolies à Ullin.

SYLVIE : C'est loin ?

GILLES : Si vous voulez, je vous en rapporterai.

SYLVIE : C'est gentil, mais sans vous vexer, je préfère les choisir moi-même.

GILLES : Il n'y a pas grand choix. Cinq ou six séries. C'est tout.

(*Un temps*)

SYLVIE : C'est le toit de la cabane du berger qui éblouit comme ça... ? On dirait de l'eau.

GILLES : Normal. C'est de la tôle... On l'appelle la cabane de Malterre.

SYLVIE : Ca vient d'où, ce nom là ?

GILLES : De Malterre... Mauvaise terre. Je vous y conduirai. Vous verrez comment Antoine, le vieux berger, confectionne ses fromages. C'est assez pittoresque... C'est là aussi où Simon met ses ânes, en cas d'intempéries.

SYLVIE : Comme hier soir ?

GILLES : Avec ce qu'il est tombé, il valait mieux.... Mais, vous serez surprise. C'est tout petit.

(Un temps)

SYLVIE : Je suis un peu déçue par le chalet de Valère Ancorina. Il n'est pas très beau.

GILLES : Il est tout simple. Ça le change de ses propriétés de Vhonon ou de Genève. J'y suis allé.

SYLVIE : C'est mieux ?

GILLES : Je pense bien. C'est très luxueux... Je ne sais pas quelle idée il a de venir s'enterrer par ici.

SYLVIE : Le paysage est superbe.

GILLES : Sans doute, mais, moi, je sais bien ce que je ferais à sa place. Il n'y a aucune commodité.

SYLVIE : Les volets sont ouverts. Il est peut-être là ?

GILLES : C'est le vieux berger qui les lui ouvre le matin. Il revient le soir pour les fermer.

SYLVIE : J'ai toujours un de ses recueils avec moi... Vous croyez qu'il accepterait de me le dédicacer ?

GILLES : Adressez-vous à Grand-Mère Hélène. Elle va vous arranger ça. Il n'a rien à lui refuser.

(Un temps)

GILLES : Vous l'avez là, avec vous ? Le recueil de Valère ?

SYLVIE : (*Elle le lui tend*) ... « L'Email des Sources »... Vous connaissez ?

GILLES : Si Valère comptait sur les gens du village pour lui acheter ses bouquins, il n'en vendrait pas beaucoup. (*L'examinant sur toutes les coutures*) Si les pages, à l'intérieur, sont aussi belles que la couverture, ça doit être quelque chose.

SYLVIE : Qu'est-ce que vous avez lu de lui ?

GILLES : Rien du tout. Je n'aime pas lire. Puis, la poésie, je trouve que c'est ennuyeux.

SYLVIE : Ennuyeux... ? La poésie... ? Vous voulez rire !? Surtout avec un tel panorama devant les yeux ! Les vers vous viennent tout naturellement à l'esprit...

On ne peut pas ne pas être ému par ces grands sapins à la lisière des rochers, par cette rivière qui coule à nos pieds, par cette barrière de montagnes à l'entour, par toutes ces couleurs.... Le vert des prés, le blanc des crêtes, le bleu du ciel... N'est-ce pas admirable de voir encore de la neige en juillet ?

En plus, les couleurs changent selon l'heure et le temps qu'il fait...

Regardez le soleil ! Il a colorié de rose le versant là, à gauche. Alors qu'il était bleu, il n'y a même pas dix minutes. C'est magique.

La Savoie est un gigantesque caléidoscope que la nature fait tourner entre ses doigts et les paysages ne sont jamais les mêmes.

GILLES : Vous parlez de notre province avec une telle chaleur, qu'auprès de vous je sens que je vais finir par aimer la poésie.

(-Un temps

-Les deux pêcheurs, après avoir longé la berge, sont censés poursuivre leur activité en coulisses

-Madame Maréchal, après avoir fait une esquisse au crayon, commence à peindre

-Sylvie écrit

-Gilles feuillette le recueil de Valère Ancorina)

GILLES : *(Bâillant)* Tenez ! Celui-là, il n'est pas mal.

*« J'ai mis dans mes silences
Trois gouttes de lumière
Deux morceaux d'étoile
Et le pétale d'une rose
Pour inviter l'aurore
A partager mes printemps. »*

Il est court. Mais il est beau.

SYLVIE : Vous verrez. Vous allez finir par y prendre goût.

GILLES : Attendez ! J'ai mieux.

*« Le désir des fleurs
N'est pas dans leur parfum
Mais dans le baiser
Qu'elles adressent aux étoiles
Entre leurs doigts mouillés
Et la lumière qui descend sur elles
Dépose en leur regard des éclats d'infini. »*

SYLVIE : L'image est superbe. Mais, celui que je préfère, c'est celui qui est à la fin.

GILLES : « Allumez vos sourires » ?

SYLVIE : Non. Plus loin... S'il vous plaît... (*Lui reprenant le recueil, tournant quelques pages*) Celui-ci... Ecoutez !

*« Elle n'a pas encore de nom
Celle dont les yeux pénètrent la pierre
Et lie destin de la mer
A travers l'eau de son regard...*

*Elle n'a pas encore de nom
Mais elle appartient à l'alizé des silences
Au baiser de l'oiseau
A la surface d'un ruisseau. »*

(Gilles se rapprochant de Sylvie)

« Elle n'a pas encore de nom

SYLVIE : } *Mais ni les couleurs de la lune*
} (*Lisant*) } *Ni le sable des dunes*

GILLES : } *N'ont réussi à me faire oublier*
} *L'envol de ses mains d'azur*

SYLVIE : *Vers le petit jour. »*

GILLES : C'est vrai qu'il est beau.

SYLVIE : (*Transfigurée*) « L'envol de ses mains d'azur... Vers le petit jour »...

Ses mains, pareilles à deux colombes fondues dans l'azur... Elle n'a pas encore de nom. Et elle n'en aura jamais.

Comme Elle a traversé la vie à la vitesse d'un météore, Elle n'a pas eu le temps d'avoir un nom. Car, pour nommer les choses, il faudrait qu'elles durent. Sinon, c'est juste une impression, une sensation plus ou moins confuse... que seul le poète peut nous transmettre. Puisqu'il est le seul à savoir interpréter les signes infimes qu'Elle a laissé lors de son trop court passage sur terre.

Quant à « Elle », on pourrait dire « cet esprit »... « cette lumière »... « cette âme venue d'ailleurs » - elle est trop proche de la perfection pour avoir une apparence.

On est ici, plus près du divin que de l'humain...

Ce poème, pour moi, a été une véritable révélation, car cette évanescence, Valère Ancorina nous l'a rendue palpable.

Plus loin, il écrit encore :

*« J'habite ce frou-frou d'aile d'oiseau
Qui passe
Ce murmure de vent en maraude
Ce respir de nouveau-né en son berceau. »*

Le poète nous fait pénétrer dans l'intimité des choses.

GILLES : *(Qui la regarde avec une insistance accrue)* Jamais je n'aurais cru qu'une petite Champenoise puisse aimer à ce point un homme comme Valère Ancorina, que l'on croise tous les jours à la pension, quand il vient le matin, chercher son pain.

SYLVIE : Je vais vous faire un aveu... C'est moi qui ai influencé mes parents pour venir ici. Je voulais voir si les montagnes étaient aussi blanches qu'il les décrit, si le ciel était aussi bleu qu'il le dépeint, si l'eau était aussi transparente et aussi verte qu'il le dit.

J'ai voulu mettre mes pas dans les siens. Sentir, sur mon visage, l'air qu'il avait respiré. Caresser l'herbe qu'il avait foulée. Humer cette merveilleuse odeur de résine et de mousse humide. Voir, enfin, tout ce qu'il avait aimé.

GILLES : *(Presque sur son épaule)* C'est ce que vous écrivez dans votre cahier ?

SYLVIE : *(Qui ne se rend pas compte des tentatives d'approche du jeune homme)*

J'ai écrit que *« Le soleil
Qui allume les choses
A des mots d'infini
Quand il parle...*

Et que *Sa lumière
Eclaire le néant
Comme le cri vert
D'une feuille
Au printemps. »*

J'ai écrit aussi que je cherchais dans la pierre la verticalité de la montagne, le chemin des torrents et les mots blancs de la neige... Comme une gigantesque bible.

GILLES : C'est ce que vous avez écrit ce matin ?

SYLVIE : Oui.

GILLES : *(Sur le point de l'embrasser)* En si peu de temps ?

MADAME MARECHAL : Qu'est-ce que vous vous racontez donc, tous les deux ?

GILLES : ... Mademoiselle Sylvie m'initie à la poésie.

MADAME MARECHAL : La pêche pour les uns. La poésie pour les autres. Il faut de tout pour faire un monde.
Monsieur Gilles, la peinture vous intéresse-t-elle autant que la poésie ?

GILLES : Autant, sinon plus.

MADAME MARECHAL : Alors, venez voir. Sinon, je vais croire que vous me boudez.

GILLES : Je m'en voudrais.

SCENE 4: LE TABLEAU

GILLES : (*Se levant pour se rendre auprès d'elle*) Ca avance, ce travail ? On ne vous entendait plus.

MADAME MARECHAL : (*Gloussant*) Ca progresse. Ca progresse... Je suis assez fière de moi. Regardez !

(*Jetant un œil, perplexe*)

GILLES : Qu'est-ce que c'est ?

MADAME MARECHAL : (*Avec évidence*) Le Dôme du Goûter.

GILLES : Le Dôme du Goûter... ? Mais, il n'est pas ici. Il est dans le Massif du Mont-Blanc... D'ici, on ne peut pas le voir.

MADAME MARECHAL : (*Légèrement pincée*) Allons, mon petit Gilles. L'artiste ne peint pas les paysages tels qu'ils sont, mais tels qu'il les voit. Il y a en lui une grande part d'interprétation.
Sinon, c'est de la photographie.

GILLES : (*Se reprenant*) Naturellement. Naturellement... Je suis bête. Excusez mes réflexions d'ignorant.

MADAME MARECHAL : Il n'y a pas de mal. Ce n'est pas donné à tout le monde.

GILLES : C'est vrai. Avec la cabane à fromages à côté, j'aurais dû m'en douter. (*Pour lui*)
Plutôt copieux comme goûter. La choucroute s'est même invitée au menu. J'ai
reconnu la saucisse.

(*Appelant*) Mademoiselle Sylvie, Venez voir les belles choses que votre Maman est en
train de peindre !

-La famille Maréchal, est une véritable famille d'artistes.

MADAME MARECHAL : Je vous ai même peints.

GILLES : Qui ? Moi ?

MADAME MARECHAL : Avec Sylvie.

GILLES : Où ?

MADAME MARECHAL : Là, dans l'herbe.

GILLES : Oh ! Quelle délicate intention... ! Alors, ça, c'était nous ? Au milieu des fleurs... ?
Au fait, pourquoi des fleurs ?

MADAME MARECHAL : Parce qu'il y en a ! Regardez ! (*Montrant la couverture que les
deux jeunes gens viennent de quitter*)

GILLES : Oui. Mais elles sont peintes sur la couverture.

MADAME MARECHAL : J'ai laissé courir mon imagination d'artiste.

GILLES : Naturellement... (*Pour lui*) Il aurait mieux valu la retenir. (*A elle*) Oui. Oui. Oui.
Oui...Mais pourquoi les avoir mises en pots ?

MADAME MARECHAL : Ce sont des rochers.

GILLES : Décidément, je ne comprends rien à la peinture. (*Reculant – Prenant des poses –
Feignant de s'intéresser*) C'est bien... C'est très bien... N'est-ce pas, Mademoiselle
Sylvie... ? Seulement, j'aurais mis un peu plus de blanc, par ici.

SYLVIE : Elle ne peut pas.

GILLES : Comment ça ? « Elle ne peut pas » ?

SYLVIE : Parce qu'en aquarelle, il n'y en a pas.

GILLES : Il n'y en a pas ?

(Sans explication, Sylvie, habituée aux productions de sa mère, vient de quitter les lieux, pour rejoindre son père)

MADAME MARECHAL : En aquarelle, on n'utilise jamais de blanc. C'est une couleur qui n'existe pas.

GILLES : C'est pourtant utile, en montagne. Surtout quand il y a de la neige à peindre !
(Pour lui) Dans ce cas, il vaudrait mieux peindre des marines.
(A Madame Maréchal) Comment on fait alors ?

MADAME MARECHAL : A l'endroit où c'est blanc, on ne peint pas. C'est tout. En réalité, ce qui fait blanc, c'est le papier qui est dessous.

GILLES : Ah bon !? Ce n'est guère commode... Alors, si je peux me permettre... vous n'avez pas laissé assez de blanc. On ne voit pas les neiges éternelles....
(Pour lui) Elles ont peut-être fondu ?

MADAME MARECHAL : *(Montrant le haut de sa feuille)* Elles sont là-haut.

GILLES : Mouais... Si vous voulez... A votre place, j'en aurais laissé davantage.

MADAME MARECHAL : Oh ! Monsieur Gilles ! Vous êtes un redoutable critique d'art.

GILLES : Quoi qu'il en soit, continuez, Madame Maréchal. Faites comme vous le sentez... Vous êtes bien partie. *(Apercevant son ami)* Ah ! Voilà Simon ! Je vous laisse. Bon courage !

SCENE 5: NOUVELLES CONFIDENCES ENTRE AMIS

*(-Retour de Simon, dépité, canne cassée, pelote de fil emmêlé dans sa main
-Rire de Gilles)*

SIMON : Regarde ce qu'il m'a fait !

GILLES : Comment il a fait son compte ?

SIMON : Je n'en sais rien. J'avais le dos tourné. En tout cas, j'aurais voulu le faire, que je n'y serais pas arrivé.

GILLES : Vous avez ramené quelque chose au moins ?

SIMON : Tu parles. Figure-toi qu'avant, il avait trouvé le moyen de prendre sa ligne dans les branches. Pourtant, il n'y avait qu'un arbre à cet endroit-là ! Tant pis pour lui ! Je lui ai prêté la gaule que j'avais réservée pour Sylvie. S'il la casse, ce sera terminé. Je ne lui donne pas la mienne.

Au fait, sa fille, je viens de la croiser. Elle voulait voir son père en pleine action. Elle ne va pas être déçue.

GILLES : Elle n'a pas arrêté de me parler poésie.

SIMON : Avec toi, elle tombait bien.

GILLES : Je me suis fait suer. Elle m'a même avoué que si elle était ici, c'était pour faire la connaissance de Valère Ancorina.

SIMON : Encore faudrait-il qu'il soit là.

GILLES : Tu sais qu'elle écrit des poèmes, elle aussi ? Elle m'en a lus. Je n'ai rien compris.

SIMON : C'est bon signe.... (*Embarrassé*) Au fait, devine qui se promenait, dans le jardin, hier soir à la fraîche, avec Sylvie ?

GILLES : Rémi.

SIMON : Ca alors ! ? Tu le savais... ? Mais, où est-ce que tu étais ?

GILLES : Derrière le gros lilas.... Je les observais tous les deux. Il prenait des cours particuliers d'astronomie.

SIMON : Je ne t'ai même pas vu !

GILLES : « *Où il est le petit chariot... ?* » qu'il disait. « *Et l'étoile polaire ?* » Quelle andouille aussi, ce Rémi ! Moi à sa place, si j'avais été tout seul avec elle, ce n'est pas la voie lactée que j'aurais cherchée. C'est moi qui te le dis.

SIMON : Il n'a pas l'air bien dangereux.

GILLES : On ne sait jamais. Avec son air de ne pas y toucher. Toujours est-il que ce matin, avec l'os à ronger que je lui ai envoyé, il est parti se rhabiller.

(*Ils s'assoient*)

SIMON : Et la mère de Sylvie ? Elle vous a embêtés ?

GILLES : Pas du tout. Elle a peint dans son coin. Si on peut appeler ça de la peinture !
Même avec le modèle sous les yeux, je ne l'avais pas reconnu. C'est un véritable tour de force. Elle ne reproduit pas les paysages. Elle les transforme...
Si tu voyais notre belle Savoie, comme elle est en train de nous la massacrer !

(Un temps)

SCENE 6: AUTOUR DE L'AQUARELLE

MADAME MARECHAL : Ouh Ouh! Monsieur Simon! Ca mord ?

SIMON : Pas encore.

MADAME MARECHAL : C'est qu'on compte sur vous pour le dîner !

SIMON : Et vous ? Votre travail ? Ca progresse ?

MADAME MARECHAL : *(Gloussant)* Ca vient bien.

SIMON : C'est le principal.

MADAME MARECHAL : Vous voulez voir ?

GILLES : *(A Simon)* Vas-y ! Comme ça tu auras la paix... Courage ! Et attends-toi au pire.

(-Ils se rendent auprès de Madame Maréchal

-Un temps

-Perplexité de Simon devant le « chef-d'œuvre »

-Silence)

MADAME MARECHAL : Qu'est-ce que vous en dites ?

SIMON : Pour une ébauche, ce n'est pas mal.

MADAME MARECHAL : *(Vexée)* Ce n'est pas une ébauche.

SIMON : Ah !? *(Se rattrapant)* Il faut voir... On se rendra mieux compte quand ce sera terminé.

MADAME MARECHAL : Vous avez raison. Il faut attendre.

SIMON : Pour l'instant, tout jugement serait prématuré. (*A Gilles, à l'insu de Madame Maréchal*) Heureusement que tu m'avais prévenu !
Que le Syndicat d'Initiative s'avise de mettre une telle horreur sur ses dépliants, qu'elle va nous faire fuir tous les touristes. Après, à la pension, on n'aura plus qu'à fermer boutique.

GILLES : (*A Madame Maréchal*) C'est déjà beaucoup mieux que tout à l'heure.

MADAME MARECHAL : Je pense bien.

SIMON : (*A Gilles, toujours à l'insu de Madame Maréchal*) Mon Dieu, que c'est laid !

GILLES : (*A Simon – Même jeu*) Tu sais on s'habitue à tout. Même à la laideur.

(Les deux jeunes gens rient sous cape)

MADAME MARECHAL : Au fait, Messieurs, vous nous aviez promis une promenade à dos d'âne ?

SIMON : Gilles va se faire un plaisir de vous emmener.

GILLES : Hein ? Pourquoi moi ?

SIMON : J'ai déjà donné avec le père. A ton tour à présent.

MADAME MARECHAL : Quand partons- nous ?

SIMON : Tout de suite.

MADAME MARECHAL : (*Gloussant*) Oh ! Quelle bonne idée... ! Je vous suis.

GILLES : (*A Simon – A l'insu de Madame Maréchal*) Je te revaudrai ça.

MADAME MARECHAL : Il faut prévenir Sylvie et mon mari.

SIMON : Je leur ai demandé. Ils ne veulent pas.

MADAME MARECHAL : Première nouvelle ! Sylvie voulait venir !?

SIMON : Elle veut bien. Mais pas ce matin.

MADAME MARECHAL : Ah bon !

SIMON : Quant à Monsieur Maréchal, il a dit qu'il ne viendrait pas avant d'avoir attrapé une truite.

MADAME MARECHAL : Hé bien, Monsieur Gilles ! Nous allons être seuls, tous les deux.

SIMON : Bonne promenade ! Et soyez sages...

*(-Ils partent
--Un temps
-Retour de Sylvie)*

SCENE 7: L'ASSAUT

SYLVIE : Mon pauvre Papa. Il me fait pitié. Il ne prendra jamais rien. Le voilà encore emmêlé !

SIMON : C'est une fâcheuse habitude.

SYLVIE : J'ai fait ce que j'ai pu pour l'aider. Il n'a pas de patience... Ils sont partis ?

SIMON : Vous m'aviez dit que vous ne vouliez pas vous promener...

SYLVIE : Non. Pas ce matin. Je voudrais terminer un poème que j'ai commencé.

SIMON : Gilles m'a appris que vous vouliez faire concurrence à Valère Ancorina ?

SYLVIE : J'aimerais bien. Hélas ! Je n'ai pas son talent...

*(-S'asseyant puis ouvrant son cahier
- Un temps)*

SIMON : Vous en avez beaucoup ?

SYLVIE : *(En souriant)* De quoi ? Du talent ?

SIMON : Incontestablement, d'après Gilles... Non. Je veux parler des poèmes.

SYLVIE : Une centaine.

SIMON : Ah, quand même !

SYLVIE : Ca paraît impressionnant. En réalité, si j'en ai une dizaine qui soit présentable, c'est à peu près tout.

SIMON : Vous vous sous-estimez.

SYLVIE : Je sais ce que je vau*x*. (*Soupirant*) Il n'y a pas mal de déchets. Malgré tout, j'ai beau être amateur, il n'empêche que j'y mets tout mon cœur.

SIMON : Je me doute... Pour en avoir écrit une centaine, vous avez dû travailler tous les jours ?

SYLVIE : Pratiquement. Sauf, quand je suis en pension, naturellement. Avec les devoirs, je n'ai guère le temps.

SIMON : Moi, c'était pareil, quand j'étais à l'Ecole Hôtelière.

SYLVIE : Vous étiez également en pension ?

SIMON : Jusqu'au 13 Juillet dernier. Maintenant, c'est terminé. Je vais aider ma mère. Elle voudrait que je reprenne la pension de famille et qu'on la transforme en hôtel-restaurant.

SYLVIE : C'est un beau métier.

(-Elle écrit

-Un temps)

SIMON : Je peux lire ?

SYLVIE : (*Hésitante*) C'est... très intime.

SIMON : Gilles m'a dit que vous lui en aviez lus ?

SYLVIE : Seulement ceux que j'ai bien voulu lui lire.

SIMON : Choisissez seulement ceux que vous me permettez de lire... Ou plutôt, lisez-les moi.

(Elle cherche, puis...)

SYLVIE : « *Nous avons couru*

Nus pieds dans les ruisseaux

*Eclaboussant nos printemps
A l'eau de l'insouciance*

*Buvant aux mêmes fontaines
Dormant aux mêmes lits
D'herbe, de paille et de fleurs sauvages*

*Alors que derrière nous
S'effaçaient les sentiers
Comme l'eau
Quand elle se referme
Après le passage des bateaux. »*

(Simon s'est rapproché de Sylvie)

SIMON : Non. Pas ceux de Valère. Ce sont les vôtres que je veux entendre.

SYLVIE : Mais... c'est moi qui l'ai écrit celui-là.

SIMON : Non !?

SYLVIE : Si... Tenez, en voilà un autre...

*« Pour te parler
J'ai pris la voix du vent*

(Il est contre elle)

*Pour te voir
J'ai poussé la porte du sentier*

*(-Il lui prend la taille
-Elle l'en détache, mal à l'aise)*

Qu'est-ce que vous faites ?

*Pour t'aimer...
J'ai allumé la nuit.*

(Il lui reprend la taille)

Je vous en prie. Ce n'est pas bien.

(L'en détachant à nouveau)

*Puis j'ai brûlé mon poème
Dans la cheminée...*

(Il lui caresse le visage)

Laissez-moi...

Pour donner à lire...

*(-Il l'embrasse
-Elle tente de s'éloigner)*

On pourrait venir... Non. Non...

Aux étoiles... »

*(-Il l'embrasse passionnément
-Elle va finir par succomber...)*

SCENE 8: BREDOUILLE

VOIX DE MONSIEUR MARECHAL : J'en ai un ! J'en ai un !

*(-Apparition du père, gaule à la main
-Un ridicule petit poisson frétille encore au bout de l'hameçon)*

MONSIEUR MARECHAL : Patience et longueur de temps... *(Regard circulaire – A Sylvie)* Où elle est ta mère ?

SYLVIE : Partie faire une balade à dos d'ânes avec Gilles.

MONSIEUR MARECHAL : *(Faisant admirer sa prise)* Enfin, j'en ai un ! Il est beau ?

SYLVIE : Pauvre petite bête !

SIMON : C'est vrai qu'il est beau... Mais il va falloir le remettre à l'eau.

MONSIEUR MARECHAL : Le remettre à l'eau... ? Pour quelle raison ?

SIMON : Il ne fait pas la maille.

MONSIEUR MARECHAL : Pas la maille... Pas la maille. C'est vite dit... ! En plus, c'est mon premier. Je le garde.

SYLVIE : Oh, laissez-le lui, Monsieur Simon ! Papa est si heureux avec son poisson.

SIMON : S'il n'y avait que moi... Seulement, il y a le garde-pêche. S'il voit que votre papa a pris une truitelle, il risque de lui coller une amende.

SYLVIE : Ne soyez pas dur avec mon père. Je lui expliquerai. Il comprendra.

SIMON : Malgré vos arguments, je doute que vous puissiez fléchir un garde assermenté.

MONSIEUR MARECHAL : *(Qui vient de détacher sa prise avec difficulté)* Je me fiche du garde-pêche ! Enfin quoi ! On est en république... ? Je vais le cacher, il n'y verra que du feu !

SYLVIE : Pas si fort ! J'entends du bruit !

SIMON : On vient.

SYLVIE : C'est le garde-pêche !

*(-Perdant la tête, Monsieur Maréchal jette le poisson dans un fourré
-On entend le rire de gorge de Madame Maréchal)*

SCENE 9: LE RETOUR DES PROMENEURS

MONSIEUR MARECHAL : *(A Sylvie)* Zut ! C'était ta mère !

SIMON : Fausse alerte !

(Sylvie courant au devant de sa mère)

MADAME MARECHAL : Qu'est-ce qu'il y a ma petite fille ? Tu es toute drôle ?

SIMON : (A Gilles) Déjà de retour ?

MADAME MARECHAL : Je ne sais pas pourquoi, mais Monsieur Gilles était pressé de rentrer.

GILLES : (A la cantonade – Mais à Simon en particulier) Je ne voulais pas fatiguer les ânes.

SIMON : Tu n'as rien trouvé de mieux comme prétexte ?

GILLES : C'est vrai, pourtant. Si tu avais vu l'âne, il tirait une de ces langues ! (A Simon, seulement) Comme cavalière, il en avait connu de plus légères.

(Un temps bref)

SYLVIE : (A sa mère) C'était bien, maman ?

MADAME MARECHAL : Merveilleux... Monsieur Gilles m'a fait passer dans des trous de souris. Heureusement qu'il connaît les bois comme sa poche ! (*Grimace de douleur*) Si ce n'était pas mes reins... ! Enfin, on ne peut pas être et avoir été.

GILLES : Madame Maréchal, vous êtes encore une jeune fille.

MADAME MARECHAL : (*Gloussant*) Voulez-vous bien vous taire, Monsieur Gilles. Vous n'êtes qu'un vilain flatteur.... Madame Ferrand n'est toujours pas arrivée ?

SYLVIE : Nous ne l'avons pas vue

SIMON : Il est onze heures et demie. Elle ne va pas tarder.

MADAME MARECHAL : Jean ! Tu as perdu quelque chose ?

MONSIEUR MARECHAL : Mmm... Je cherche.

MADAME MARECHAL : Il a perdu ses lunettes. Voulez-vous parier ?

SIMON : Il a perdu son poisson.

MADAME MARECHAL : Son poisson... ? Quel poisson ?

SIMON : Une truitelle qu'il a pêchée et qu'il a jetée.

MADAME MARECHAL : (*A son mari*) Parce que toi, maintenant, quand tu prends un poisson, tu le jettes dans les fourrés ?

SYLVIE : Quand il vous a entendu revenir, il a cru que c'était le garde-pêche.

MADAME MARECHAL : Et alors ?

SIMON : La truite ne faisait pas la maille !

MADAME MARECHAL : Je n'y comprends rien... Ah ! Voilà Madame Ferrand.

SCENE 10: LE DEJEUNER EST ARRIVE

ALINE : Vous m'attendiez ?

MADAME MARECHAL : On vient juste d'arriver.

ALINE : Ce n'est pas facile avec les clients. Surtout que Monsieur Rémi n'aime pas qu'on bouscule ses habitudes.

SIMON : Il n'a pas changé notre Rémi !

ALINE : Et on ne le fera pas changer. Quand je lui ai appris qu'aujourd'hui, exceptionnellement, on allait déjeuner à midi et demi au lieu de midi, il a failli en faire une maladie.

SIMON : Sacré Rémi !

ALINE : Grand-Mère Hélène l'a raisonné. « Vous seriez parti avec eux ? » qu'elle lui a dit. Vous savez ce qu'il lui a répondu... ? « J'ai des affiches à terminer. »

(Rire)

MADAME MARECHAL : Mon Dieu ! Ses affiches... ! Tiens, c'est comme Jean... ! Jean, voyons ! Qu'est-ce qu'il t'a fait ce poisson ? Veux-tu bien laisser les bêtes tranquille !

ALINE : A mon avis, il a été vexé.

MADAME MARECHAL : Vexé ?

ALINE : *(Réalisant qu'elle n'est pas au courant)* Ah oui ! Vous ne savez pas ce que Gilles lui a lancé, ce matin, au moment de partir ?

MADAME MARECHAL : Je n'étais pas encore descendue. Je cherchais mon eau de mélisse.

ALINE : Il lui a dit, comme ça : « Je vous préviens. Je ne suis pas la voiture-balai Si vous ne pouvez pas monter, vous n'aurez qu'à vous débrouiller ! »

(Rire)

MADAME MARECHAL : C'est vrai ça, Monsieur Gilles... ? Vous qui m'avez donné le bras tout le long du chemin ?

GILLES : *(Embarrassé)* C'est pas pareil.

MADAME MARECHAL : Comment ça, pas pareil ?

SIMON : *(Bas, à Gilles)* Il n'a pas une fille à marier, lui... Canaille... *(Perfide)* Il aime sans doute trop les étoiles.

(Gilles haussant les épaules)

ALINE : Alors, il a retiré ses souliers et il nous a fait savoir qu'il fallait l'excuser auprès de

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait : christian.moriat@orange.fr